

Jeanne-Marie au village

- I -

C'est à la fin du mois d'août que Jeanne-Marie reçut sa nomination pour la petite commune de Surget, située au fond de la vallée de l'Oriège, dans les Pyrénées ariégeoises.

N'ayant encore jamais été au-delà de Foix, elle ne connaissait pas cette région. Elle consulta le guide : Surget se trouve à deux kilomètres d'une petite ville d'eaux : Ax-les-Thermes. Une bonne route traverse le village et va se perdre au fond de la vallée, desservant encore deux autres villages, plus en amont.

Elle eut hâte de connaître l'endroit où s'écoulerait sa vie ; elle écrivit à l'institutrice qui quittait le poste pour lui demander un rendez-vous afin d'organiser leur changement. Elle reçut une réponse fort aimable, elle serait attendue et tout s'arrangerait pour le mieux. D'un autre côté, la jeune fille qui convoitait son poste l'avait obtenu, elle était heureuse et allait se marier.

Jeanne-Marie, munie d'un léger bagage, partit un matin de bonne heure. Quand elle eut dépassé Foix et son fier château bâti sur un roc à pic contourné par l'Ariège, elle regarda attentivement la vallée. Dans laquelle s'engageait le train en montant, tout en suivant de très près le torrent ; les montagnes, encore très verdoyantes ou coupées de roches rougeâtres abruptes, se resserraient, prenaient de la hauteur. Elle avait vu plusieurs vallées réputées ; celle-ci lui plut, elle la trouva belle et variée d'aspect. Elle arriva à Ax-les-Thermes et devait faire le reste du chemin à pied.

Il faisait très beau temps, les brumes matinales se dégageaient et le soleil déjà haut achevait de découvrir les cimes encore voilées. Elle se sentait allègre, sa jeune collègue lui avait précisé qu'elle l'attendait pour déjeuner et lui laisserait son installation ; les deux déménagements se feraient le même jour.

Elle prit la route qui conduit de la gare à la ville d'Ax. La saison thermale était déjà très avancée, les bazars lui parurent démunis, elle croisa des groupes de curistes assez clairsemés. Sur la gauche, un grand hôtel lui parut luxueux, le groom montait la garde sur le perron. Plus loin une vaste promenade était plantée de gros platanes qui masquaient presque un établissement thermal et un joli casino coquet avec ses deux clochetons rougeâtres. En haut de la promenade, l'église, construction banale sans aucune prétention, ne révèle aucun ornement extérieur ; les intempéries ont zébré le crépi blanchâtre. Au niveau de l'église partent deux routes : une très large plantée de beaux arbres, l'autre, qui s'engage sur un pont : c'est celle-là que Jeanne-Marie doit prendre et traverser une place ensoleillée, déjà chaude. Se souvenant du plan de son guide, elle reconnaît à droite le fameux bassin des Ladres, animé par les laveuses presque masquées par des monticules de linge à décrasser. « Je verrai les eaux chaudes un autre jour » et, longeant l'hôpital, la route tourne à angle droit et se dirige vers le sud.

Une certaine animation régnait autour des hôtels qui lui parurent avenants et confortables. Les maisons s'espacèrent ; devant elle un groupe de jeunes gens et jeunes filles, raquettes sous le bras, se rendaient au tennis ; encore une bifurcation, elle devait suivre la voie qui longeait le torrent. Elle vit les jeunes s'engager sur une route montait à gauche et aperçut les courts. Elle les envia. « Je n'ai jamais joué au tennis, oh ! c'est bien ma faute, marraine m'aurait certainement autorisée, elle aurait été contente. »

La route montait, le torrent, assez profondément encaissé, grondait ; les contreforts s'écartant, elle aperçut sur la gauche une sierra dominée par un pic en forme de dent et devant elle un cirque fermant complètement la vallée au sud ; elle pensa à Gavarnie qu'elle connaissait, mais ici les montagnes étaient moins élevées. Sur la

droite elle eut une surprise : un délicieux lac aux eaux frissonnantes reflétait un château avec deux tourelles au toit de tuiles rouges. Sur des cartes postales, elle avait vu le château, mais le lac n'y était pas ; elle remarqua alors un barrage qui, retenant l'eau du torrent, l'oblige à se répandre en formant ce lac artificiel. Elle aima ce paysage, ce ne devrait pas être loin de Surget ; le lac dépassé, elle retrouva le torrent bordé de grands sapins et de roches à pic. La vallée s'élargissant, elle aperçut, au fond d'une prairie, un groupe de toits gris égayés de-ci de-là par un toit rouge et, entre des saules, un petit clocher. C'est Surget !, « le village où je dois vivre ».

Elle avait chaud, ayant marché assez vite sous un soleil ardent ; elle ralentit le pas, regardant. Elle absorbait la vision de ce village, un vrai village de montagne, aux maisons serrées les unes contre les autres, se tenant chaud, se défendant contre les avalanches qui pouvaient dévaler des pentes toutes proches.

À l'entrée du village, Jeanne-Marie vit un gamin armé d'une gaule qui rassemblait quelques canards pataugeant dans l'eau du fossé.

– Dis-moi petit, pourrais-tu me dire où se trouve l'école ?

Un peu surpris, le gamin porta vaguement la main à son béret, baissa le nez, tapant son sabot avec sa gaule :

– Ce n'est pas loin.

– Montre-moi le chemin.

Il cingla deux ou trois canards, s'avança sur la route, Jeanne-Marie le suivit ; devant une petite place il s'arrêta et, tendant la main, montra une maison en face de l'église :

– C'est là.

– Merci, mon petit.

Il s'éloigna en courant retrouver ses canards.

Le volet d'une fenêtre du premier étage s'entrouvrit, une jeune fille apparut ; elle n'eut aucune hésitation :

– Je descends, Mademoiselle.

Jeanne-Marie entend ses pas pressés dans l'escalier, la porte s'ouvre sur une courette.

– Bonjour, Mademoiselle, entrez vite dans la maison, il fait si chaud dehors à cette heure-ci. Vous devez être fatiguée !

Ces paroles aimables sont accompagnées de gestes cordiaux et rapides : une bonne poignée de main et la décharge de la petite valise que Jeanne-Marie tenait à la main et qui, quoique peu remplie, lui pesait fort.

La jeune fille, Marthe, a une physionomie ouverte et franche, elle est vive et avenante. Jeanne-Marie se sent immédiatement en sympathie ; toutes les deux montent au premier étage et pénètrent dans une cuisine - salle à manger. Au centre de la pièce, sur une petite table, deux couverts sont disposés, du saucisson, du beurre dans des rapiers. ; au milieu, des colchiques dans un vase étalent leurs corolles d'un mauve tendre.

– L'automne est précoce cette année, les colchiques ont fait leur apparition dans les prés. Mais vous devez avoir faim, nous allons déjeuner. Ah ! J'oubliais, déshabillez-vous et venez vous rafraîchir les mains.

Et toutes deux passent dans une petite pièce donnant sur la cuisine :

– C'est la souillarde, vous verrez comme elle est précieuse pour placer le bois, pour garder les provisions, elle est toujours fraîche et dispose d'un évier pour l'écoulement des eaux ; la fontaine n'est pas loin, là à l'angle de la petite courette.

Jeanne-Marie se rafraîchit avec plaisir et les voilà à table, conversant comme de vieilles amies ; elle se sent de l'appétit ; voilà longtemps qu'elle n'a eu autant d'agrément à prendre un repas, de se trouver avec quelqu'un de jeune, de son âge en réalité.

La jeune institutrice vante son poste, elle regrette de le quitter, mais elle va se marier, et son fiancé est fonctionnaire dans une autre région. Sa famille habite à Ax et matin et soir, elle faisait le chemin.

– Même par le mauvais temps ? lui demande Jeanne-Marie.

– Oh, ce n'est pas loin, il m'est peut-être arrivé de coucher ici trois ou quatre fois quand la neige était tombée dans la journée et que la trace n'avait pas été refaite ; sinon, le chemin est joli, c'est

une promenade, le matin et le soir le soleil n'est pas encore ou n'est plus dans la vallée et c'est très agréable.

De sa place, Jeanne-Marie regardait par la fenêtre :

– Que ces montagnes sont hautes, on ne voit pas du tout le ciel.

La jeune fille sourit :

– C'est vrai, elles sont hautes mais je n'y fais pas attention car je suis née à Ax. Vous êtes de la plaine sans doute ?

– Oui, de la plaine, répondit Jeanne-Marie en rougissant.

Elle avait toujours un serrement de cœur chaque fois qu'il était touché au mystère de sa naissance. Elle se remit vite ; le déjeuner était terminé, elles se levèrent. L'ordre fut vite rétabli, les deux jeunes filles s'y étant employées.

La jeune institutrice montra à Jeanne-Marie les provisions de première nécessité dont elle pourrait disposer. Jeanne-Marie, confuse, protestait.

– Mais c'est tout naturel, il n'y a pas d'épicier ni de commerçants, il faut se pourvoir de tout. Restez plusieurs jours ici, vous vous habituerez et la rentrée vous sera moins pénible. Voyez, le lit est fait, dit-elle en pénétrant dans la chambre.

L'accueil était si cordial, si simple, qu'avec la même simplicité Jeanne-Marie accepta ; elle aurait quelques jours de liberté pour prendre contact avec « son village ».

Elles firent le tour de l'appartement, de la chambre elles passèrent dans la salle à manger.

– Et elle est tapissée, fit remarquer Marthe, mais elle est froide ; j'en avais fait mon débarras.

Une autre pièce au nord et nous voilà sur le palier avec retour à la cuisine.

– Si j'avais dû vivre ici, c'est certainement dans cette pièce que je me serais tenue ; j'y prenais mon repas, elle est ensoleillée et vite chaude, mais j'aurais installé une cuisinière et fait clore cette grande ouverture par laquelle s'engouffre une partie de la chaleur.

Jeanne-Marie avait une très bonne impression de l'appartement, toute les pièces communiquaient entre elles et donnaient sur le palier, toutes étaient aérées et avaient une cheminée.

– Nous allons voir la classe.

Elles descendirent, la salle de classe étant au rez-de-chaussée. C'était une grande pièce qui avait la superficie de la cuisine et de la chambre réunies. Trois fenêtres assez loin du sol l'éclairaient, les murs étaient gris et enfumés ; les araignées, profitant des vacances, avaient tapissé les angles et soutenaient de leurs fils entremêlés le tuyau du poêle, la poussière cachait la misère des tables et des bancs, le plancher mal équarri gardait encore des empreintes de sabots.

L'ensemble n'avait rien de séduisant. Jeanne-Marie dut avoir l'air déçu et Marthe s'en aperçut et expliqua aussitôt :

– Le ménage n'a pas été fait mais le sera ; je n'ai pas pu obtenir du maire qu'il fasse blanchir les murs, ils en auraient besoin. J'avais quelques tableaux, je les ai retirés ; une trace un peu moins grise en marquait l'emplacement. Rassurez-vous, il y a un très bon poêle et vous verrez comme il est précieux.

En quittant la classe, Marthe fit remarquer à Jeanne-Marie un petit hangar :

– Voyez, la provision de bois est rentrée : il est scié, tout a été fait en temps utile, il y en a même en réserve, si l'hiver se prolonge ; le vôtre est de ce côté, le soir un des grands garçons vous le montera très volontiers. Nous irons voir monsieur le Maire mais il est encore trop tôt ; remontons, nous serons mieux pour bavarder.

La conversation s'orienta vite sur les élèves.

– En aurai-je beaucoup ? demanda Jeanne-Marie.

– J'en prévois quinze : trois pour le certificat d'études, une fille et deux garçons ; huit pour les cours moyens et quatre petits. En hiver les petits ne viennent guère, en été il est difficile d'obtenir une fréquentation régulière des moyens, ils aident leurs parents ; les grands qui espèrent obtenir leur certificat suivent la classe, les parents y tiennent, mais c'est quelquefois bien tard.

– Sont-ils intelligents ?

– Dans l'ensemble oui ; ils font ce qu'ils peuvent, mais ils sont assez désorientés. Les études leur paraissent difficiles et la perspective de rester au village ne les séduit pas ; ils entendent

leurs parents se plaindre avec raison, vous le verrez, de la dureté du travail de la terre en montagne, toujours à la merci d'un imprévu : orage, grêle, gelée ; des mécomptes du troupeau aussi. Ils ne sont pas absolument pauvres, mais ils ne savent pas vivre : les vieux paralysent toute initiative sous prétexte que « cela ne se faisait pas ». Ils sont économes, avarés même, et laissent perdre bien des sources de profit.

Les femmes seraient accessibles à des modifications, à une organisation plus agréable de leur intérieur, mais les hommes les découragent avec leurs gros sabots et les bouts de cigarettes jetés au hasard. Alors les jeunes filles reportent sur elles leur désir d'élégance, elles suivent la mode, vont se faire soigner les dents (elles ont raison), se faire coiffer et se parfument. Elles souhaitent presque toutes quitter le pays : elles cherchent à se placer bonnes et, avec la saison thermale d'Ax, elles trouvent une situation dans les familles de passage et, quand elles sont parties, elles ne reviennent plus. Alors les jeunes gens, n'ayant pas de compagnes pour les aider à continuer la culture du « bien » transmis par les parents, le vendent ou le laissent à l'abandon et prennent un métier : maçon, terrassier, et commencent à travailler dans un chantier proche du village, puis suivent une entreprise et abandonnent le pays.

– Mais comment pourrait-on faire pour les retenir ?

– C'est bien complexe ; il faudrait modifier des habitudes, rendre les habitations plus confortables. Quelques-uns ont essayé de mettre l'étable dans une grange à côté de leur maison, de transformer le rez-de-chaussée en cuisine-salle à manger et de réserver le premier pour des chambres séparées par des cloisons au lieu de l'unique pièce, mais tous n'ont pas une grange disponible, elle leur est nécessaire pour placer le fourrage : l'hiver est long et il faut nourrir les bêtes. Quelques-uns ont sacrifié les moutons comme étant d'un moindre rapport.

Pour bien faire, il faudrait tout démolir et refaire à neuf, mais l'emplacement est limité, les maisons sont enchevêtrées, il y a toujours quelque procès en l'air.